

XYZ. La revue de la nouvelle

Chronique nécrologique

Louis-Philippe Hébert



Numéro 89, printemps 2007

Cimetières

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3177ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hébert, L.-P. (2007). Chronique nécrologique. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (89), 69–78.

Chronique nécrologique **Louis-Philippe Hébert**

Ce sont toujours les
autres qui meurent.

RAYMOND ROUSSEL

JE VIVAIS comme si jamais je n'allais mourir. Je lisais les chroniques nécrologiques des journaux sans grande sympathie, je l'avoue. La mort des autres m'apparaissait toujours un peu ridicule. Peut-être était-ce à cause des préceptes qui m'avaient été inculqués dès mon enfance, laquelle n'avait pas été tendre incidemment ? Les avertissements souvent entendus de la bouche de mes parents, de ma mère surtout, se terminaient par une inévitable et laconique conclusion : il y a des règles à suivre si on veut rester en vie. Un jeune imprudent avait trouvé la mort en grimpant dans un arbre ? — Il l'avait bien cherché ! L'autre s'était égaré en forêt ?... — Il avait marché vers le nord-ouest plutôt que le nord-est. Une erreur qui lui avait été fatale. Son erreur. Il n'avait qu'à s'en prendre à lui-même. Comment alors pouvais-je ne pas en avoir conservé cette impression que perdre la vie était un geste quasi volontaire ? Tout passage de vie à trépas représentait à mes yeux une forme de suicide.

Depuis l'enfance, j'aimais lire et relire les textes mortuaires. Si courts, si répétitifs. D'une notice à l'autre, je me familiarisais avec la mort. Et avec la littérature. J'avais l'impression de parfaire mes connaissances. Rester le plus longtemps possible en vie passait par cet apprentissage. C'est fou comme les chroniques nécrologiques sont pleines d'enseignements. Une notice, par exemple, portait quelque part vers la fin la mention « mort accidentelle », telle autre, « décédée des suites d'une longue maladie » ou, d'une manière plus subtile, « disparu subitement » ou encore « après un courageux combat ». Mais c'est plutôt du côté de ceux que le défunt laisse dans le deuil que l'on tire des conclusions. Divorcé, remarié (« en secondes noces »), amis privilégiés, enfants et petits-enfants inconsolables, parfois même des entreprises complètes que leur fondateur abandonne à leur sort en

pleine nuit avec des employés en pleurs et une veuve prête à prendre la relève. « N'envoyez pas de fleurs. Faites plutôt un don à la Fondation des maladies du cœur. » Il faut un certain talent pour décrypter le soupçon de réalité qui montre le bout de son nez derrière le jargon administratif des salons funéraires transformés, dans les temps modernes, en sanctuaires, pour ne pas dire en résidences temporaires pour personnes non vivantes. Mais j'arrivais à en extraire suffisamment d'éléments qui étaient autant de pièces du casse-tête.

Je devais être passionné par la sémantique autant que par la sémiologie, puisque je pouvais passer des heures à déconstruire des textes plats qui me semblaient bien loin d'évoquer une famille éplorée ou une veuve encore sous le choc. Les abus de langage caractéristiques de ces textes ne trompaient personne : celui-ci avait fait une fausse manœuvre en nettoyant les carreaux ; celle-là s'était engagée à contresens dans une voie à sens unique ; tel autre n'avait pas soigné son alimentation, renouvelé ses vaccins ou avait fréquenté la diabolique bouteille. Je pouvais reconstituer des vies entières à partir d'indices apparemment anodins.

J'y mettais tellement de temps et d'énergie — il m'arrivait de m'éveiller la nuit pour reprendre à ses débuts un problème, repartir de la naissance pour aboutir à la conclusion dans ce cas inévitable, même si je n'avais pour seuls indices qu'une année de naissance, un tiret, une année de décès. J'aurais du mal à dire, avec le recul, que je ne me sentais pas intimement concerné par la mort. J'étais peut-être obsédé par elle finalement ; ceci dit en toute franchise. Mais je n'avais pas peur de mourir. Je ne prétends pas cela par bravade. Je n'avais pas peur de mourir parce que j'étais profondément convaincu que la mort n'était pas pour moi. Je me montrais beaucoup trop prudent pour qu'il m'arrive quoi que ce soit.

J'avais l'impression d'être immortel. La nature de ma bizarre obsession pour les chroniques nécrologiques, mon intérêt pour la vie des morts, si l'on veut faire court, tenait d'un goût prononcé pour l'exotisme. Un besoin de dépaysement. En même temps, cela ravivait chez moi les plaisirs d'exercer sans contrainte une curiosité dont l'âge adulte n'avait pas réussi à me débarrasser. « De quoi est-il mort, pour l'amour de Dieu ? »

Je me penchais sur des « cas intéressants » avec une attitude toute scientifique. Une froideur méthodologique, avouons-le. Bien que je ne me considère nullement comme un être froid ni vraiment méthodique. La sagesse populaire veut que la mort permette d'apprécier la vie. Y a-t-il plus grande sottise ? Peut-être que non après tout. Les exercices auxquels je me livrais remplissaient une fonction semblable dans une existence comme la mienne, si envahie par la mortalité mais si dénuée du sens de l'achèvement — un sentiment de l'interminable qui habite manifestement bon nombre de mes contemporains...

Parmi mes collègues de travail, il y en avait un qui s'était particulièrement attaché à moi et qui affirmait avoir repéré deux phases critiques dans la vie des hommes : vingt ans et cinquante ans. « Une fois la vingtaine atteinte et les maladies infantiles surmontées ou esquivées, le jeune adulte a devant lui trente bonnes années plus ou moins assurées. La cinquantaine entamée, le voilà à nouveau plongé dans la turbulence. S'il parvient à se rendre indemne jusqu'à soixante ans... »

Ici, je l'interromps et j'ouvre une parenthèse importante pour la compréhension de ce qui va suivre. Mon collègue — que j'appellerai Michel, puisqu'il affectionnait ce nom par-dessus tout, et par-dessus celui qu'il avait reçu de ses parents — avait passé ce cap. Il s'était rendu à un âge que l'on dit respectable. Pourtant, même s'il est encore de ce monde, il est bel et bien mort dans mon esprit. Mais c'est une autre histoire.

« Je disais donc, continuait-il, qu'entre cinquante et soixante ans, l'homme normalement constitué traverse une période critique. Si rien de majeur ne se déclare, toutes les chances sont de son côté. Notre homme d'âge mûr sera "bon" pour une autre trentaine d'années sans encombre et il fera un solide vieillard. » Je l'écoutais, horrifié. J'appartenais nettement plus à la deuxième catégorie qu'à la première. Comprenez-moi bien, ma santé n'était pas en cause. Je veux dire simplement que j'étais dans la cinquantaine et non dans la vingtaine. « En décroissance et non en croissance », aurait ajouté mon ex-ami. Ce qui ne m'empêchait pas, soit dit en passant, de m'intéresser avec passion à la mortalité en bas âge ; la mortalité

infantile, peut-être à cause des raffinements dans la cruauté, est plus intéressante que celle qui frappe n'importe quelle autre catégorie d'âge. Des vies sont brèves comme des proverbes. On peut y réfléchir longtemps.

La fameuse équation 30-50 jouait évidemment en faveur de mon ami Michel et me mettait à risque. Comment pouvait-il en être autrement ? Je ne cherche pas à prouver que mon ami avait tort. Compte tenu de la variété d'échantillons dont je disposais, j'aurais sans doute pu y arriver. Simplement, comme bien d'autres, je ne m'imaginais pas en train de devenir vieux. Vieux comme il pouvait l'être, seulement dix années avant moi.

Coucher tôt, lever tôt. Ma mère disait que c'était le secret de la longévité. Je n'aurais jamais pu tenir sur mes jambes avant l'aube sans une bonne douche. Je me projetais hors du lit et je me retrouvais sous le pommeau de la douche. Dans ces moments d'éveil, je n'étais même pas conscient qu'il y eût une distance, si infime soit-elle, entre mon lit et la cabine de la douche. C'est peut-être la raison pour laquelle je passais de longues minutes à bien lisser le rideau de plastique le long de la paroi intérieure. Parce que, inconsciemment, je ne voulais pas mouiller mes draps ni mon matelas. Par souci d'hygiène, quoi.

J'arrivais sous le pommeau de la douche tout gonflé des liquides de la nuit. Après m'être assuré une dernière fois de l'étanchéité des lieux, j'appuyais sur mon ventre, en lui infligeant de petites poussées, pour en faire sortir l'urine. Je m'imaginais comme une poire, une poire à lavement, bien sûr, et je regardais le jet couler sur mes pieds. La chaleur venait en premier puis, montant vers mes narines, l'odeur fade de l'urine s'imposait. Je privilégiais ce moment de la journée. Le seul où je me sentais vraiment moi-même. Pour le reste, ce ne serait que retenues sur retenues. J'avais le sentiment d'être toujours observé. Cette grande baie vitrée, à hauteur du trottoir, devant laquelle je devais travailler, y était pour beaucoup. Et les reproches, les reproches continuels de la direction. Dire qu'à travers toutes les rebuffades et les humiliations, je devais conserver un air affable.

Mon travail consistait à recevoir les clients insatisfaits. Ils étaient, heureusement, peu nombreux dans notre secteur d'activité.

Mais certains clients ne se laissaient pas distraire par le faste solennel des cérémonies et, même dans des occasions pénibles, ils s'obstinaient à compter. Certains diront qu'ils comptaient pour tromper le deuil. Peu importe, ils étaient tellement préoccupés par l'image de détresse qu'ils projetaient qu'ils n'avaient aucun égard pour les petits problèmes intimes que pouvaient vivre les membres du personnel.

Disons-le, ils accordaient peu d'attention à mes états d'âme. Je me demande parfois qui était le plus mort. Ceux à qui les tranquillisants avaient donné une apparence de demi-sommeil, ceux qui, comme moi, officiaient dans l'ombre, ceux qui marchaient courbés, perdus dans les demi-silences, ne pouvant retrouver leur chemin que par des demi-regards, ou les amis de la famille qui étouffaient leurs rires et leurs cris et se pinçaient en cachette pour apprécier, même au prix d'une douleur intense, le bonheur qu'ils éprouvaient d'être encore en vie ?

J'arrivais au bureau tôt le matin. Je m'emparais du seul journal dont la direction autorisait la lecture. Je tenais à en être le premier lecteur. Pour des raisons d'hygiène. Vous l'aurez constaté, l'hygiène occupe une place primordiale dans ma vie. Je sautais par-dessus les actualités qui ne m'apprenaient rien et qui ne sont, quand on sait lire, que redites ou racontars. C'est fou à quel point les événements quotidiens perdent de leur importance quand on se sait immortel. J'allais à la nécrologie comme d'autres vont aux résultats sportifs ou aux bandes dessinées. Ma vérité s'y trouvait.

Il me fallait « travailler la lecture ». Pour cela, la tranquillité s'imposait. Une tranquillité absolue. Je refermais discrètement la porte de mon bureau. Je laissais descendre sans bruit les stores vénitiens que je lissais pour les sceller et, par là, réduire à son minimum chaque ouverture. Empêcher la lumière d'entrer. La lumière et les ombres. En vérité, ce que je cherchais à éliminer, c'était toute trace de mouvement. Qui aurait pu me distraire. Ou encore la vue d'un enfant ridicule qui serait venu m'observer de l'autre côté de la vitrine pendant que je faisais des efforts inouïs pour me concentrer. J'aurais voulu aussi étouffer tous les bruits qui me parvenaient derrière la porte close.

Mais c'était le matin. Chacun prenait place à son poste de travail. Et les pépiements que je percevais malgré moi étaient constitués de multiples petites plaisanteries que l'on échangeait et qui font, dit-on, d'un bureau une grande famille. Une grande famille à laquelle je n'avais plus l'impression, depuis longtemps, d'appartenir. Toutes les frayeurs si minuscules qui habitaient mes collègues, tous les infimes chagrins qui touchaient ceux que j'aurais dû considérer comme mes frères et mes sœurs, tous ces microscopiques éléments qui déboulent dans une vie me semblaient bien minces face au déchirement réel de la mort.

Je relisais mes chroniques mortuaires et je percevais de nouvelles nuances derrière ces écritures répétitives comme des lamentations. Et c'en était. Mais les tragédies ont toutes leur part de comique. Pour moi qui avais cessé de fumer, l'expression « repos à ses cendres éternelles » me faisait pouffer de rire chaque fois. Un humour que je ne pouvais pas partager avec des fumeurs ni avec la famille du défunt. Cela va de soi. Je ne sais pas si vous me suivez, mais il y a entre l'éternité et la vie de tous les jours un jeu de miroirs déformants. Le seul point de vue confortable serait celui d'un observateur dont l'image ne serait pas reflétée par ces miroirs. Un immortel, rien de moins.

Tout cela est un peu compliqué. Je découpais les notices particulièrement réussies — la banalité et les clichés sont ici des qualités. Le style, quant à lui... Des présomptueux écrivaient eux-mêmes leur notice au « je » : « Je suis mort et je ne sais pas trop pourquoi j'écris ceci... » Ni comment. Ça ne trompe personne. Ça sent la boutade. On voit la main qui tremble.

Je plaçais les coupures devant moi. Puis je les redisposais à l'aide de papiers autocollants en suivant un ordre logique ou mes émotions du moment. Je crois que, par ce rituel matinal, je donnais à mon existence, que les êtres insensibles qualifieraient de monotone, une dimension spirituelle. Je m'éloignais de mes camarades de bureau — que je trouvais étonnamment maigres et pâles ou trop gras et rougeauds pour être bien portants. « Même les meilleures choses ont une fin. » Où avais-je lu cela ?

Vous vous imaginez à quel point mon univers a pu être ébranlé quand je suis tombé sur un bout de papier un peu froissé. Non.

C'est plutôt le bout de papier qui est tombé sur moi quand j'ai ouvert le journal. Comme je garde le dessus de mon bureau dans un état virginal, cette feuille presque barbouillée, qui aurait pu être une page de calepin, ne pouvait provenir que de l'intérieur du journal.

Je prenais un soin maniaque de mon espace de travail. Pas de trombones qui traînent, pas de crayons plantés dans un gobelet, pas de calendrier à feuilles mobiles. Rien qui ne vienne encombrer la surface de faux bois. Une ancienne patronne à moi avait su m'initier quand j'étais encore dans la vingtaine : « Un administrateur prudent ne laisse jamais quoi que ce soit sur son bureau. On commet les pires indiscretions en fouillant dans les corbeilles à papier, en relevant le couvercle de la machine à photocopier ou en lorgnant le dessus d'un bureau à la faveur d'une visite inopinée. » Ces conseils m'avaient paru tellement fondés que je les suivais à la lettre. Même que, par un souci de propreté nettement exagéré, et dans le but d'acquiescer la certitude de ne laisser la moindre trace, je gardais dans un tiroir du bureau une bouteille de nettoyeur à vitres. Je m'en servais pour en essuyer la surface et la faire reluire. Ainsi, je ne laissais même pas d'empreintes digitales sur mon bureau... J'aimais l'odeur d'ammoniaque.

Je ne photocopiais jamais de documents, non plus. Et tout papier que l'on faisait entrer dans mon bureau devait en ressortir dans les mains de la personne responsable de cette intrusion, que ce papier portât ou non ma signature. Cette discipline exigeante n'avait que de bons côtés. J'étais devenu un gestionnaire d'une efficacité redoutable !

Ce bout de papier ne pouvait donc avoir pénétré ici qu'à la faveur du journal. Manifestement, il y avait été inséré. Sans doute glissé au cœur des pages nécrologiques. C'était une esquisse de chronique nécrologique. Une douzaine de mots suivis de chiffres, visiblement des dates. Au début, j'avais cru à une note de service. Sans destinataire, ni expéditeur, ni objet ? Seulement un court texte. Des mots, des mots parmi lesquels figurait mon nom ! Et deux dates. Dont une date de naissance qui me concernait directement. C'est une vilaine habitude chez moi, j'accordais trop d'importance aux détails. Ce ne devait être qu'un brouillon. Et une coïncidence.

Les employés n'avaient accès qu'à un seul journal. Le bout de papier s'y était sans doute glissé à l'insu du scripteur. Scripteur de textes funèbres, vous vous imaginez ? Heureusement, on contrôle la circulation du seul exemplaire de ce même journal. Je pourrais remonter à la source.

Je travaillais pour une multinationale, un empire de salons funéraires, qui multipliait les mauvais investissements et, par voie de conséquence, les compressions de budget qui entraînaient des réductions de personnel qui, elles-mêmes, provoquaient la désaffection des locaux et finissaient par un gaspillage inexplicable des ressources. Nous faisions de mauvaises affaires, alors que le commerce de la mortalité était en pleine expansion. Au lieu de se concentrer sur les nouveaux marchés mondiaux, les planificateurs du siège social avaient décidé « d'éliminer le bois mort » dans l'entreprise. Vous comprendrez que j'avais depuis longtemps abandonné l'idée de manifester toute initiative ; j'avais été suffisamment rabroué par mes supérieurs pour ne plus permettre à mon esprit analytique de s'aventurer dans les couloirs obscurs de la bureaucratie.

Ce qui me dégoûtait, c'était de comprendre tout à coup que je n'étais pas le premier à lire ce journal. Le dédain que j'en éprouvais se doublait d'une phobie latente, celle d'être infecté. Les gens ne se lavent les mains qu'après avoir lu le journal et non avant. C'est comme pour les toilettes. Les gens se lavent les mains après avoir fait leurs petits besoins, mais jamais avant. Ils préfèrent se toucher avec des doigts contaminés. Allez expliquer ce comportement ! Il y a pire : ces mêmes personnes vont jusqu'à lire le journal tout en libérant leur corps des résidus de leur alimentation. Des excréments, disons-le ! Et moi, comme je l'ai déjà mentionné, j'avais atteint la cinquantaine. L'âge critique, quoi. Comme l'affirmait mon ami, mort d'une mort non naturelle à soixante-sept ans. Une mort morale, oui. Mort de peur. De ses propres mains.

Pourtant, si je pouvais révéler — comme c'en est la mode actuellement — que j'avais aimé quelqu'un de mon sexe, je dirais que c'est lui. Voilà ce qui arrive quand on côtoie des êtres attachants. J'avais appris ma leçon. C'est la peur qui tue ! Et la tête de ce poupon souriant, gros bébé joufflu, sans doute tombé du haut

du troisième étage, qui me regardait de ses yeux ronds comme des billes — on en distinguait relativement bien les traits, malgré l'effet de pointillés que le journal imprime aux photos —, ce bébé, qui aurait été rose si on n'avait pas coutume de restreindre les pages funéraires au noir et blanc, n'a réussi à me distraire, ce matin-là, que pendant quelques secondes. La mort d'un bébé, autrement... quel délice !

Pourquoi mon regard revint-il aussitôt vers le texte ? Vers mon texte. Enfin, disons-le, le texte sur moi. *Vanitas vanitatis*. Le texte sur ma mort. Un brouillon, oui ! Les mots qui y apparaissaient m'étaient pourtant familiers, et horribles, les faits qu'on y relatait. Les séquelles d'une bactérie feraient-elles autant de dégâts ? Le sort qui y était décrit pouvait très exactement me convenir. Mais où donc était la faute, bon Dieu ? J'étais trop excité : le texte défilait à toute vitesse. Quand je fermais les yeux, tout me paraissait concorder. La date de naissance. Les quelques prouesses accomplies de mon vivant. L'autre date... Ma vue se troublait. Mes battements de cœur s'accéléraient.

La vie est tellement une affaire de détails. Une infinité de petites choses appliquées une à une sur tant d'autres choses. Laminées. J'avais appris à lire entre les lignes, depuis le temps. J'appartenais à ce monde littéraire où un mot en vaut douze. Où un mot vaut mille images, pour reprendre l'expression consacrée. Je relisais toute mon existence dans chaque cliché de ma nécrologie. On ne parle jamais que de la mort quand on sait de quoi on parle.

On dit que, dans les dernières secondes qu'il nous reste à vivre, nous voyons défiler notre vie. Au point d'en revoir chaque épisode. En accéléré. La mort rembobine. Moi qui ai beaucoup réfléchi au trépas et qui en connais bien la littérature, j'ai toujours cru que, quand venait le moment de rendre l'âme, le cerveau, notre organe le plus utile et le plus désagréable, soit dit en passant, reprenait alors chaque expérience vécue, la soupesait, en tirait l'ultime leçon, en cherchait pour chacune la clé, cette clé avec laquelle il essaierait de déverrouiller toutes les portes devant lui dans l'espoir de trouver, une nouvelle fois, la sortie. Mais cette fois-ci, il n'y aurait pas de sortie. Je le savais.

Même si je crois pouvoir affirmer aujourd'hui, en toute connaissance de cause, que tout cela n'était qu'un bête exercice de rédaction. Je pense que cet exercice, et bon nombre de mes collègues le confirmeront, eux qui y étaient comme moi contraints par la nature de leur travail, portait sans doute sur la notice nécrologique d'un de nos nombreux clients.

Me voilà donc condamné à mort par confusion. Victime, comme tous les autres — celui qui est monté dans l'arbre, celui qui s'est égaré en forêt ou celle qui a trop fréquenté la dive bouteille —, d'une erreur funeste. Mais, si l'on meurt toujours d'une erreur, où était donc l'erreur en ce qui me concernait ?

Elle ne résidait nulle part ailleurs, semble-t-il, que là où on lit ce que l'on croit lire et non ce qui est écrit. Les correcteurs d'épreuves vous le diront. Ce sont les mots les plus familiers qui trompent leur vigilance. Mon nom n'était pas orthographié correctement ! Il y avait une faute dans mon nom, vous vous rendez compte ! Dates, lieux, orthographes... fantaisistes ! Cette chronique nécrologique était tout simplement celle d'un quasi-homonyme. Mais j'y ai cru et le seul fait d'avoir cru que c'était la mienne me rendait irrémédiablement vulnérable. Comme si j'avais grimpé dans l'arbre et mis le pied sur une branche cassée, comme si je m'étais promené en forêt sans boussole ou comme si, toute ma vie, j'avais bu plus qu'un ivrogne... Comme pour mon ami, la peur avait fait le reste. Dans l'affolement, mon cœur s'était arrêté de battre. Ainsi, même à tort et bourrée de fautes, ma chronique nécrologique avait été écrite.

Maman avait raison, la moindre erreur pouvait m'être fatale.